

Une expérience identitaire (cinquième partie)

Wajdi Mouawad

Numéro 757, juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouawad, W. (2012). Une expérience identitaire (cinquième partie). *Relations*, (757), 10-10.



UNE EXPÉRIENCE IDENTITAIRE (CINQUIÈME PARTIE)

La schizophrénie a débuté à l'âge de l'enfance. «Ne joue pas avec ce garçon, c'est un arabe!» Cette injonction, je l'ai souvent entendue. Elle m'était adressée par ma mère qui, me revoyant de retour à la maison après une journée en compagnie d'un jeune réfugié venu s'installer avec ses parents en bordure de notre village – le sien avait été en proie à la destruction –, m'ordonnait de passer sous la douche et de bien me laver les cheveux, deux fois plutôt qu'une, pour prévenir la contagion. «Car les arabes sont pleins de poux!»

– Et nous, maman, que sommes-nous?

– Nous ne sommes pas des arabes.

– Que sommes-nous?

– Des phéniciens.

Bon. Cette affirmation, ce désir de ne pas être assimilés ni aux Palestiniens, «ces rats qui ont envahi notre pays et qui ont jeté la discorde entre nous», ni aux Israéliens, «ces juifs qui ont assassiné le Christ et qui contrôlent le monde grâce à leur félonie et à leur argent usurpé», était le credo de bien des Libanais chrétiens qui n'avaient plus, pour se définir, qu'une affirmation négative (nous ne sommes pas des arabes ni des juifs) ou le souvenir fantasmé d'une civilisation disparue depuis longtemps – ces phéniciens, inventeurs d'alphabet et grands navigateurs – dont il ne subsiste aujourd'hui que des vestiges.

Négation et disparition ne font pas des enfants forts et le contraste fut saisissant lorsqu'un jour, faisant la file à la Banque nationale du Canada pour mettre au point mon remboursement

de prêts à la fin de mes études, je me suis fait traiter d'arabe par une dame juste derrière moi. Elle me promit avec une colère venue du fond des ténèbres de son âme, rien de moins que l'extermination de mon peuple et que ce sera bien fait pour ma sale face d'hostie de tabernacle de faux prêtre et qu'elle, Québécoise sur la terre du Québec, elle allumera un feu de joie et qu'elle se fera un plaisir du calice de brûler les crânes de tous les arabes venus polluer sa nation. Elle s'est fait interrompre dans sa logorrhée par un homme qui lui a demandé, bien gentiment, de se taire et de ne plus jamais dire qu'elle était Québécoise car elle déshonorait ce mot par ses propos, ce mot qui était pour lui l'espace de sa propre définition puisqu'il était, lui-même, un Québécois de souche depuis la fondation de la colonie, indépendantiste de père en fils, et que rien n'est plus enclin à la bonté que le peuple québécois.

Ce mot là donc, ce mot d'arabe, ne cesse de m'accompagner en toutes circonstances, dans le mépris, l'ignorance, la haine, l'amour, la curiosité et l'humour des autres. «Coudonc! Chez-vous, en Arabie, avez-vous ça, des tuques en pain pita?» Ah!ah!ah! que c'est drôle... être obligé de rire, justement parce que chez les gens qui nous ont invités, on doit faire bonne figure et rire à leurs farces plates. Puis, au détour d'un trajet d'autobus, comme pour vous consoler, un chauffeur vous demande quel livre il devrait lire, quel poète découvrir, quelle meilleure période de l'année voyager pour découvrir ce Liban qui le fait tant rêver.

– Ma femme et moi avons un ami libanais, il s'appelle M. Habib... vous le connaissez?

– Vous savez, les Habib, c'est comme les Tremblay dans l'annuaire...

Rien n'est noir, rien n'est blanc et ceux qui m'ont, des années durant, appelé l'Iranien, le Libyen ou le Marocain, parce qu'à leurs yeux «Tout ça, c'est un peu la même affaire, un peu comme les Noirs, on les différencie pas trop!», ont vite été effacés de ma mémoire par cette photographie, Josée Lambert, qui m'a fait voir le Liban et me l'a révélé. Ceux qui pensent que la violence est dans les gènes des arabes et que c'est pour cela qu'ils s'entre-tuent sont compensés par cet étudiant qui, une année durant, a cherché à comprendre les raisons de ces conflits pour les expliquer à son tour à ses camarades. Et les Wajdi ou les Woudji ou encore les Washdzi sans parler des Washer ou les Wooshtiti qui tapissent ma vie de Québécois sont contrebalancés par les : «Wajdi... qu'est-ce que ça signifie?»

– Eh bien «El wajd», en arabe, signifie «l'existence», ou «le bonheur d'exister». Or, en arabe, quand on veut parler d'une chose comme étant la sienne, on lui rajoute le son «i». Wajd-i signifie donc «Mon existence» ou «Mon bonheur d'exister» et devient, par extrapolation, un mot d'amour comme lorsque l'on dit à quelqu'un : Tu es ma vie. Tu es mon extase. Pour faire court, Wajdi signifie «Je t'aime».

– Ah ouais!!!?

– Oui monsieur!

– Chaque fois que je t'appelle, je te dis que je t'aime!

– C't'en plein ça. C'est une jolie définition. Qui je suis? Je suis celui à qui tu dis «Je t'aime» chaque fois que tu l'appelles par son prénom.

(LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO)